

LA PROPHÉTIE



DU

CURÉ D'ARS

Notre but est simplement de constater un fait prodigieux de la puissance divine ou la superstition et la crédulité des gens.

En 1873, à un moment où l'arrivée d'Henri V et la question d'un drapeau occupaient les esprits et berçaient bon nombre de gens dans la pensée qu'un nouvel ordre de choses allait d'abord commencer après tous nos malheurs, en 1873, donc, on nous raconta quelques détails d'une prophétie faite par le curé d'Ars; ce qui causa de l'émotion et de la surprise à des auditeurs qui croyaient tenir la paix et ne s'attendaient pas à de nouveaux malheurs.

En réalité, l'accomplissement de ces prédictions ajoutera une merveille de plus à toutes celles qui ont accompagné les pas du curé d'Ars; mais s'il n'y a là qu'une chimère, nous infligerons le blâme le plus sévère aux inventeurs des supercheries et des superstitions.

Lib 34
5139

Le curé d'Ars n'a pas besoin qu'on enfle sa gloire.

Tout le monde a connu son genre d'existence.

Souvent, dès minuit même, il se rendait à l'église où une foule pressée de le voir et de l'entendre l'accablait et le jetait par terre. Jamais il ne se fâchait : Que voulez-vous, disait-il à son gardien ? ce sont des gens qui veulent absolument se mettre en grâce avec Dieu.

Jamais il ne disait à personne : « Vous m'ennuyez, » au contraire, il portait les fardeaux des gens.

Une personne accablée d'ennuis et de tristesse vient le trouver : « Mon enfant, dit-il, il faut vous adresser à Dieu. Tenez, prions ensemble. » Et pendant une heure, il resta avec cette personne affligée sans témoigner aucun ennui, en priant avec elle ou entrant parfaitement dans ses idées.

Vers 1854, la femme Lapierre, de Noailly, était tombée dans une profonde tristesse. Elle se croyait perdue éternellement.

Elle alla trouver M. Viannay, qui la consola : « Non, non, lui dit-il, vous n'êtes pas perdue, vous avez au contraire bien du mérite, vous aurez une belle place dans le ciel. »

C'est ainsi que M. Viannay savait porter les fardeaux des autres.

Il tâchait d'alléger les difficultés de la confession.

Un séminariste, qui était à Ars en 1848, alla se confesser à lui : Je serai obligé, dit le séminariste, d'écrire ma confession ; je ne sais comment m'y prendre, ni par où commencer. — Vous n'avez pas besoin de l'écrire ; je vous aiderai.

Aussi Dieu avait donné à son ami un grand pouvoir.

Un jour il dit : Sortez tous de l'église, et tout le monde sortit, excepté un seul homme qui resta immobile à sa place.

Venez donc ici, à la sacristie, lui dit M. Viannay. — M. le curé, je ne peux pas bouger de là. Cependant M. Viannay l'emmena à la sacristie : Il faut vous confesser, mon bon ami, il faut vous confesser... Il l'encouragea par de bonnes paroles ; cet homme se confessa et s'en alla joyeux.

Une femme étant allée trouver M. Viannay, revint chez elle avec des idées entièrement changées. Ses soucis et ses préoccupations n'étaient plus pour les choses de la terre. Ses habits de dimanche elle les portait la semaine, et ceux de la semaine elle les portait le dimanche. Ni le mauvais temps, ni la distance, ni les occupations ne pouvaient la détourner d'assister au Saint-Sacrifice.

Sa mort fut celle d'une sainte.

Un ouvrier de Rive-de-Gier, qui avait laissé toute pratique religieuse, entendant parler du curé d'Ars, alla le trouver, et régla parfaitement les affaires de sa conscience. De retour, il fut assailli par les moqueries de ses camarades qui le voyaient aller à la sainte messe et accomplir ses devoirs. — Tu es donc devenu cagot, lui disaient-ils. — Oui, oui, répondait-il, va-t-en voir le curé d'Ars.

Il commandait au démon avec empire.

A Villemontais, arrondissement de Roanne (Loire), une femme possédée du démon grimpait sur le toit des maisons, montait sur les armoires dans les maisons, et se

jetait en bas la tête la première. Il y avait de quoi se tuer; elle ne se faisait pas du mal, mais elle répandait la tristesse et la terreur dans toute la localité.

On la conduisit à M. Viannay, qui chassa le démon.

M. Plasson, de Verin, près de Condrieu, aveugle auquel M. le curé a promis qu'il reprendrait la vue, dit qu'il était à Ars quand on amena une possédée. Le démon criait à un assistant d'une voix infernale et effrayante : « Je n'ai commis qu'un péché; et toi, cochon, tu en as commis des milliers ! »

M^{me} Cuillerat, montée du Chemin-Neuf, à Lyon, porta une fiole remplie de sang, en disant : M. le curé, voudriez-vous bénir cette fiole, c'est du sang de Notre-Seigneur. Il la déboucha.— Ça, c'est du sang de chien, s'écria-t-il, en jetant par terre la fiole qui se réduisit en poussière.

M. Buillat, vicaire général de Belley, dînait avec M. Viannay, avec un plat de pommes de terre et une omelette : Je m'accommoderai tout de même de cette nourriture, lui dit M. Viannay, mais j'ai peur de la *chauffade*.

En juin 1859, c'est la guerre d'Italie. Deux nations catholiques sont en lutte : la France était l'alliée de Victor-Emmanuel qui tenait sous sa pression le gouvernement de Rome. M. Viannay eut voulu, avant cette alliance, la réconciliation de Victor-Emmanuel avec le Souverain-Pontife, et il était dans la tristesse et l'angoisse.

Cependant il avait béni et envoyé à Napoléon III un scapulaire qu'il avait fait faire tout exprès par M^{lle} Oriol. Mais la lutte se prolongeant augmentait son anxiété.

M. Viannay pleura beaucoup pendant le *Te Deum* qui suivit Magenta et Solférino. Combien cette guerre durera-t-elle encore, lui demandèrent les missionnaires ? — Aussi longtemps que nos péchés.

Le lendemain, octave de la Fête-Dieu, M. Monin lui dit : M. le curé, vous allez tenir tout à l'heure dans vos mains le Dieu de paix : dites-lui donc de nous donner la paix. — Ah ! mon ami, il faudrait d'abord la faire avec soi-même.

Un collaborateur de la presse religieuse nous pria d'interroger M. Viannay sur les événements du jour.

Il fallait une occasion. Chaque année, M. Viannay visitait une fois les apprêts des reposoirs le second dimanche de la Fête-Dieu ; M. Monin, l'accompagnant, put l'interroger.

— M. le curé, il se passe en ce moment quelque chose de grave qui trouble les consciences catholiques et afflige les amis du gouvernement. Il y a eu à Paris une réunion de plénipotentiaires de l'Europe et on a prononcé des paroles faisant craindre un changement dans la politique impériale à l'égard du Saint-Siège : qu'en pensez-vous ?

— Mon ami, si nous sommes sages, ceux qui nous conduisent le seront aussi ; mais Dieu se sert quelquefois des rois pour châtier les peuples.

— Croyez-vous que l'empereur rappelle ses troupes de Rome ?

— Non, mon ami, c'est ce qui fait sa force. Les soldats le défendent mieux à Rome qu'à Paris.

— On a pensé que vous pourriez peut-être avertir le pouvoir.

Le geste de M. Viannay sembla dire : « Qui suis-je pour donner de pareils avertissements ? »

On insiste :

— Il ne faudrait qu'une goutte d'encre, répliqua M. Viannay.

Quelques jours avant la paix de Villafranca, il dit : Est-ce que ça va encore durer longtemps ? ce serait de l'égarement.

La paix est conclue à Villafranca entre l'Autriche et la France. Les missionnaires communiquent leur espérance relevée à M. Viannay, qui est lui-même rempli de joie. Mais tout à coup il poussa un profond soupir, et arrêtant le missionnaire : « Ah ! mon ami, dit-il, ce n'est pas fini. »

Dieu lui faisait connaître d'autres malheurs. Voici le bruit qui a couru :

Un paysan célibataire des environs de Rhodéz, consulta sur sa vocation M. Viannay, qui lui conseilla d'entrer chez les Lazaristes, et en même temps lui annonça d'avance les événements qui allaient bientôt arriver en France. Celui-ci, devenu frère convers chez les Lazaristes annonçait à tous les pères et les frères de sa congrégation les détails des événements à l'avance avec une précision qui ne se démentait jamais, à ce qu'on dit.

« Les Prussiens remporteraient triomphe sur triomphe ;
« Paris serait assiégé une première fois par eux, et une
« seconde fois par les communards qui commettraient des

« horreurs, et les Lazaristes étaient assurés que leur mai-
« son-mère de Paris n'aurait rien à souffrir.

« Une fois victorieux, les Prussiens ne doivent pas
« quitter immédiatement le territoire envahi.

« Les communards de Paris, vaincus, se répandront en
« grand nombre dans toute la France. Ils s'empareront
« des armes, exciteront partout la guerre civile et persé-
« cuteront les gens de bien.

« Les Prussiens feront une seconde invasion, détruiront
« tout sur leur passage ; et viendront près de Poitiers,
« sans qu'on puisse leur résister.

« Mais l'armée de l'Ouest les arrêtera, les culbutera ;
« et ils prendront la fuite pour rentrer dans leur pays.

« Alors, on leur coupera les vivres ; et prise entre deux
« feux leur armée sera décimée, exterminée. Il ne ren-
« trera que peu de gens dans leur pays ; et ils seront
« forcés de rendre beaucoup plus qu'ils n'ont pris.

« Le Nord, l'Est et le Sud-Ouest seront la proie de
« gens sans foi ni loi, qui emprisonneront et assassineront
« beaucoup de monde et voudront anéantir tous les prê-
« tres et les religieux.

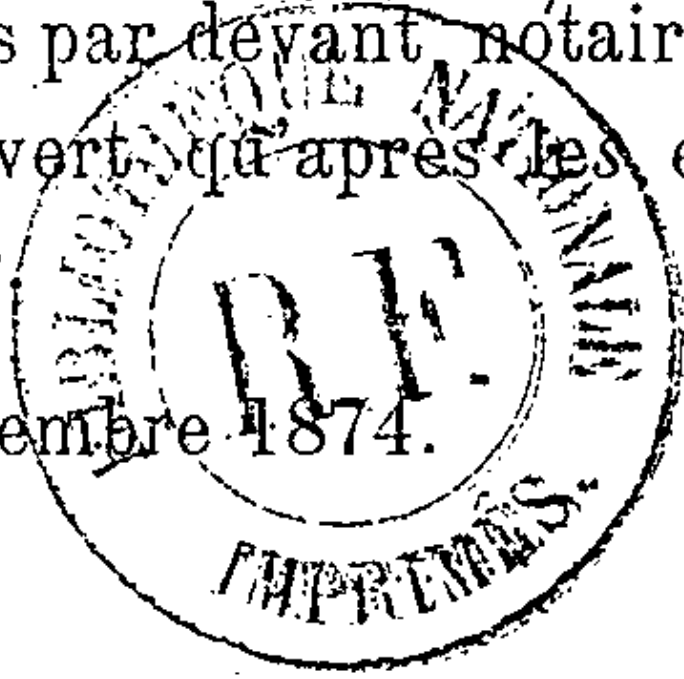
« Paris et deux ou trois autres villes subiront un dé-
« sastre ; la terreur sera inexprimable ; on s'écriera :
« Tout est perdu, c'est la fin du monde.

« Mais Dieu viendra en aide, et sauvera tout. Les bons
« finiront par être les maîtres. Un grand roi reviendra,
« et rétablira une paix et une prospérité plus grandes que
« jamais. Plus que jamais la religion sera en honneur.

« Votre maison-mère, bien qu'agrandie, ne pourra pas
« contenir les novices. »

Après un sérieux examen de la question, les supérieurs des Lazaristes, à ce qu'on dit, firent consigner ces déclarations par devant notaire, dans un acte scellé, qui ne sera ouvert qu'après les événements. C'est ce qu'il faudra voir.

12 décembre 1874.



(Tout droit réservé.)